Critical Notices/Étude critiques

Actualité de Carl Stumpf*

GUILLAUME FRÉCHETTE *Université du Québec à Montréal*

La redécouverte de la philosophie autrichienne n'est pas récente. Pensons aux travaux pionniers de Rudolf Haller et de Roderick Chisholm dès les années 1960, qui menèrent notamment à la publication des œuvres complètes d'Alexius Meinong et à une quantité d'autres publications et congrès[1]. Dans la lignée de ces travaux pionniers, ces recherches ont ensuite été poursuivies notamment par Kevin Mulligan, Barry Smith, Wolfgang Künne, Peter Simons, Karl Schuhmann, Werner Sauer, Edgar Morscher, Friedrich Stadler, Alberto Coffa et Jan Wolenski, qui ont contribué à la redécouverte de philosophes comme Bolzano, Brentano, Meinong, Ehrenfels, Kerry, Twardowski, Husserl, Masaryk, Waismann ou encore Witasek. Dans le contexte de cette redécouverte, l'école de Brentano se présente presque naturellement comme un sous-ensemble de la philosophie autrichienne, d'autant qu'elle y occupe une place d'honneur : Brentano, qui a enseigné à Vienne, y a formé Husserl, Meinong,

* Carl Stumpf, *Renaissance de la philosophie. Quatre articles*, traduit de l'allemand et avec une introduction par Denis Fisette, Paris, Vrin, 2006, 34€. Toutes les références qui ne comprennent qu'un numéro de page entre parenthèses renvoient à cet ouvrage.

***Dialogue* 49 (2010), 267–285.**
© Canadian Philosophical Association/Association canadienne de philosophie 2010
doi:10.1017/S0012217310000272

https://doi.org/10.1017/S0012217310000272 Published online by Cambridge University Press

Ehrenfels, Twardowski, Masaryk et Höfler; Meinong, qui a enseigné à Vienne et à Graz, y a formé Ehrenfels, Höfler et Witasek. Et parmi les premiers étudiants de Brentano à Würzburg, Marty et Stumpf ont longtemps été académiquement actifs dans l'Empire Autro-Hongrois et ont contribué à former toute une génération de philosophes autrichiens. L'accent mis sur la face autrichienne de l'école de Brentano a pu jouer un rôle dans la marginalisation de certains philosophes qui, issus de cette école, ne répondent pas au profil autrichien : c'est le cas justement du Suisse Anton Marty, dont la redécouverte est encore embryonnaire[2], mais ce fut également le cas du Bavarois Carl Stumpf qui, jusqu'à tout récemment, était surtout connu comme le dédicataire des *Recherches logiques* de Husserl.

Les travaux sur Carl Stumpf publiés au cours des dernières années marquent une tentative louable de réévaluer son rôle au sein de l'école de Brentano ainsi que la portée de son œuvre en général. En partant de ces travaux récents, on est tenté de supposer un trouble de personnalité chez Stumpf tellement les portraits dressés sont fondamentalement différents d'un commentateur à l'autre : Helga Sprung, historienne de la psychologie, voit dans Stumpf un modèle épuisé du philosophe-psychologue qui se renouvela progressivement dans la psychologie expérimentale (Sprung, 2006, p. 15*sq*). Elle réussit à marginaliser complètement, dans une volumineuse biographie de près de 500 pages, la contribution de Stumpf au programme philosophique brentanien et à la philosophie en général[3]. Cette marginalisation est d'autant plus étrange qu'un autre historien de la psychologie, Mitchell Ash, souligne au contraire que le projet de Stumpf demeure un projet philosophique (Ash, 1998, p. 30)[4]. Et même sur l'évaluation de la contribution proprement philosophique de Stumpf, les points de vue divergent parfois même radicalement : là où Münch (2002, p. 14) prétend que Stumpf se considérait d'abord et avant tout comme psychologue, Ewen consacre un ouvrage entier (Ewen, 2008) au rapport entre Stumpf et Frege, fait d'autant plus remarquable que les seuls liens attestables entre Stumpf et Frege sont d'être nés la même année, d'avoir échangé deux lettres et d'avoir fréquenté la même même université entre 1871 et 1873!

Il est donc frappant de voir que le chemin interprétatif qui est le plus naturel – Stumpf comme élève de Brentano – demeure finalement le moins exploité[5]. Et il est tout aussi frappant de voir que l'édition contemporaine allemande ait porté si peu d'attention à l'œuvre de Stumpf, alors que c'est en italien et en français qu'elle connaît une renaissance[6]. C'est d'ailleurs cette expression que Stumpf employa pour caractériser sa conception de la philosophie dans sa conférence de rectorat de 1906, la *Renaissance de la philosophie*, expression que Denis Fisette ne manqua pas de reprendre pour intituler son édition et sa traduction de quatre essais majeurs de Stumpf, une première en français qu'on se doit de souligner car elle nous donne des outils de première main pour évaluer la contribution de Stumpf au programme brentanien en particulier et à la philosophie en général.

https://doi.org/10.1017/S0012217310000272 Published online by Cambridge University Press

2. *Autobiographie* (1924)

Le choix de textes proposé par Fisette tient compte de la connaissance encore lacunaire de Stumpf pour la philosophie contemporaine, en incluant une traduction fort utile de son autobiographie (*Selbstdarstellung*) de 1924, un document précieux non seulement pour situer le travail de Stumpf mais aussi par les informations qu'il donne sur l'évolution de la pensée de Stumpf et sur la relation de celui-ci à Brentano[7]. On y retrouve également des prises de positions éclairantes sur Husserl, qui fut l'étudiant de Stumpf à Halle après avoir passé deux ans à Vienne sous la tutelle de Brentano. Plus généralement, ce texte de 1924 constitue une pièce centrale pour l'évaluation de la postérité de l'école de Brentano, Stumpf ayant, par l'ampleur et la longévité de son rayonnement académique, traversé plusieurs générations de philosophes et de psychologues.

Fait notable qu'il importe de souligner, c'est sous l'influence de Brentano, dès 1866, que Stumpf se décide à une carrière ecclésiastique et entre au séminaire de Würzburg à l'automne 1869, alors que c'est un jeune Stumpf épris de musique et étudiant le droit qui fait la rencontre, presque par hasard, de Brentano. C'est dire la forte influence qu'a pu exercer le jeune prêtre Brentano déjà à cette époque. Car non seulement est-il celui qui convainquit Stumpf de se consacrer à la philosophie, mais c'est aussi sous son influence que Stumpf choisit la prêtrise en 1869, pour ensuite se laisser convaincre, toujours par Brentano et pas plus de six mois plus tard, à renoncer à une carrière ecclésiastique et à finalement quitter le séminaire. Parler simplement d'une influence, même décisive, de la pensée de Brentano sur celle de ses étudiants, et ici sur Stumpf en particulier, ne saurait rendre toute la mesure de l'engouement et de la fascination que Brentano a exercés sur ses auditeurs. L'épisode ecclésiastique de Stumpf, qui a un analogue dans la relation de Brentano à Marty, montre bien que le régistre de l'influence de Brentano allait bien au-delà de la clarté et de l'originalité de ses vues sur la philosophie. C'est l'ampleur de ce régistre qui a rendu possible ce qui, déjà quelques années plus tard, était appelée *l'école de Brentano*, fait qu'on ne peut négliger pour caractériser cette école[8]. À titre comparatif, on ne trouvera aucun élément semblable assurant l'unité des écoles néokantiennes de Marbourg ou de Bade.

L'autobiographie de Stumpf a cependant d'autres vertus. Elle met en évidence la relation déterminante de Stumpf à Rudolf Hermann Lotze, qui supervisa à la fois la thèse de doctorat et d'habilitation de Stumpf et qui fut un interlocuteur important dans le premier grand ouvrage de Stumpf (Stumpf, 1873). Un autre des traits dominants qui se dessinent dans l'essai autobiographique de Stumpf est le rôle tout à fait central joué par l'expérimentation dans tous les travaux qu'il a réalisés après son entrée en poste à Würzburg en 1873. Dès 1875, il commence à travailler sur la *Tonpsychologie* (Stumpf, 1883, 1890) en empruntant les instruments d'acoustique de l'Institut de Physique de l'Université de Göttingen. Les travaux sur cet ouvrage se poursuivront à Prague, et c'est à la fin de sa période d'enseignement à Prague en 1883 (1879–1884)

https://doi.org/10.1017/S0012217310000272 Published online by Cambridge University Press

que paraîtra le premier tome, alors que le second paraîtra sept ans plus tard alors qu'il enseignait à Munich (1889–1894) avant d'accepter un poste à Berlin où il enseignera jusqu'à sa retraite en 1924.

Dans cette autobiographie, Stumpf documente avec une minutie remarquable l'ensemble de ses travaux expérimentaux, tant et si bien que le lecteur ne peut douter une seconde de la place centrale de l'expérimentation chez lui, que ce soit en ethno-musicologie, en acoustique, en psychologie de l'enfant, en psychologie animale ou en phonétique. Dans toute la première partie de l'autobiographie, Stumpf met bien en évidence les mentions relatives à la difficulté d'obtenir le matériel nécessaire à la réalisation des expériences en laboratoire, à un point tel où, à première vue, le temps ou la place que celui-ci a pu accorder à la philosophie peuvent paraître marginaux. Des aveux comme celui-ci, sur les débuts de sa carrière académique, ne permettent pas de dissiper complètement ce doute :

> Mon travail d'expérimentation et d'observation a occupé pratiquement tout mon temps et absorbé toutes mes forces, comme c'est aussi le cas chez la plupart des psychologues qui font de l'expérimentation. […] Je dois cependant avouer que j'éprouvai un sentiment d'apaisement et une forme de réconfort en passant de la théorie à l'observation, de la méditation aux faits, de ma table de travail au laboratoire. C'est ainsi que j'ai finalement négligé ma table de travail qui n'a pas produit un seul manuel ou monographie […]. Ce fut néanmoins la philosophie et non la science de la musique qui demeura toujours la maîtresse de maison, même si elle a aussi accordé force «congés» à sa gouvernante (p. 263–264).

C'est dans la deuxième partie de l'autobiographie que le lecteur peut se mettre au clair sur la conception de la philosophie que défend Stumpf. Le point de départ est pour lui la distinction entre nature et esprit, qui occupe une place prépondérante «par le fait que le domaine du psychique participe à la formation des concepts fondamentaux de la métaphysique remarquablement plus que le domaine du physique» (p. 279). C'est donc la formation des concepts — des concepts de la métaphysique mais, du coup, des concepts en général — et leur origine psychologique qui sont à l'origine de l'intérêt prépondérant pour le psychique en philosophie. Alors, la question de savoir si les concepts ont une origine psychologique, s'ils peuvent y être reconduits ou s'ils sont objectifs et indépendants ontologiquement de notre pensée est évacuée d'emblée : Stumpf part du principe qu'ils ont une origine psychologique, et de ce principe découle sa définition de la philosophie, tant et si bien que cette conception «est la seule manière dont nous puissions justifier l'inclusion de la logique, de l'éthique, de l'esthétique, de la philosophie du droit, de la pédagogie et des autres branches dans le domaine des sciences philosophiques» (p. 280).

Stumpf décortique ensuite les grands domaines de la philosophie, à commencer par l'histoire de la philosophie, qu'il aborde tout à fait suivant la théorie des quatre phases de l'histoire de la philosophie mise de l'avant par

https://doi.org/10.1017/S0012217310000272 Published online by Cambridge University Press

Brentano[9]. Comme Brentano avant lui, Stumpf voit la logique et la théorie de la connaissance comme deux disciplines connexes visant à découvrir et tester les connaissances, la première constituant le versant pratique de la découverte, la seconde son versant théorique. En contraste avec Brentano cependant, Stumpf soutient que la psychologie n'est pas le *fondement* d'aucune de ces deux disciplines, bien qu'elle leur soit indispensable (p. 282). Mais cela ne veut pas dire pour autant qu'il rejoint la position de Husserl sur la logique : la logique demeure pour lui, comme pour Brentano, une *Kunstlehre*, une discipline pratique, et ne fait pas partie des sciences.

Comme Brentano également, il définit la vérité en termes de jugement évident. La vérité de «A=A» doit être analysée en termes d'évidence que A=A, et non l'inverse. Pour Brentano, dire qu'est évident le jugement exprimé par «A est identique à A» revient à dire qu'il ne pourrait en être autrement que A=A. Ce type d'évidence, que Brentano appelle l'évidence des axiomes, s'ajoute à celui de la perception interne mais, dans les deux cas — l'évidence que A=A ou l'évidence que je me représente tel ou tel objet, il s'agit d'une propriété revenant à un acte mental. Or, le *novum* qu'introduit ici Stumpf par rapport à Brentano est la thèse suivant laquelle la vérité et l'évidence sont des concepts corrélatifs, l'évidence étant au versant subjectif des jugements ce que la vérité est à leur versant objectif. Dans la mesure où Brentano ne reconnaît pas de versant objectif aux jugements, il est difficile de voir, d'une part, comment ce *novum* peut rester fidèle à son origine brentanienne et, d'autre part, comment s'articule le réalisme sémantique que semble vouloir avancer Stumpf avec la théorie de l'évidence brentanienne.

Stumpf exprime ses réserves quant à un autre principe de la logique de Brentano, celui consistant à réduire tous les jugements à des jugements d'existence. Il s'accorde avec Meinong sur le caractère peu plausible de la réduction brentanienne de «tous les A sont B» à «il n'y a pas de A non-B». Il remarque au passage qu'il n'est pas à l'origine de l'introduction du concept d'états de choses, affirmant qu'il n'avait fait qu'offrir un autre nom pour exprimer le concept de contenu de jugement de Brentano. Si nous considérons littéralement ce qu'affirme Stumpf, c'est donc dire que les états de choses sont immanents aux jugements. Et sa référence approbatrice aux *Sachverhältnisse* de Selz dans ce contexte laisse peu de doutes sur l'immanence psychique qu'il attribue aux états de choses[10].

Le passage difficile entre la place centrale occupée par la psychologie dans le système de la philosophie – toute la place? – et la relation de la philosophie à la physique est thématisé dans ce que Stumpf appelle la philosophie de la nature – en gros, la philosophie des sciences naturelles. On sent ici aussi la difficulté de Stumpf de concilier le point de vue brentanien avec le développement des sciences, et on le voit bien dans des formules de la sorte : «Les phénomènes sensibles furent et demeurent leur point de départ [aux sciences naturelles], mais leur objet propre est devenu de plus en plus le monde objectif» (p. 287). Stumpf semble donc vouloir concéder un changement de paradigme entre la

https://doi.org/10.1017/S0012217310000272 Published online by Cambridge University Press

physique de Mach et la physique quantique inaugurée par Planck et, encore ici, la question de l'objectivité du monde et de l'objectivité de la signification semble se faire une niche dans la philosophie de Stumpf, bien qu'il persiste à installer cette considération en continuité de son intérêt pour les phénomènes sensibles.

C'est la phénoménologie qui assure le lien et la continuité entre la philosophie de la nature et la philosophie de l'esprit : celle-ci porte sur les phénomènes sensibles et est pratiquée autant par les physiciens que par les psychologues. Elle est ce que Stumpf appelle une science neutre, préparatoire tant à la psychologie qu'à la physique. Sa préséance à la fois sur les sciences de la nature et sur les sciences de l'esprit fait en sorte qu'elle doit pouvoir expliquer ce qui lie ces deux sciences. Mais l'idée même de science neutre n'est pas sans poser problème, car quelle est alors la base méthodologique de cette science? Est-ce l'observation? Pour Brentano, la méthode de la philosophie n'était rien d'autre que celle des sciences naturelles[11] mais, pour Stumpf, on devrait dire que cette thèse de Brentano est radicalisée au profit d'une autre méthode qui caractérise à la fois les sciences pures et les sciences naturelles.

La phénoménologie de Stumpf regroupe un ensemble d'analyses de psychologie descriptive, et les lois qui en sont tirées sont dites être des lois phénoménologiques. Les lois méréologiques en sont un exemple, mais l'est également ce que Stumpf appelle le phénomène de fusion dans des éléments de contenus représentationnels (et plus spécifiquement, entre des sons entendus). Ce n'est là qu'un aperçu très général du travail phénoménologique selon Stumpf, car les travaux préparatoires phénoménologiques comprennent tout le domaine de l'expérimentation sur différents attributs des phénomènes sensibles. Par exemple, les recherches sur les intervalles consonantes, ou encore sur les taches aveugles, mais aussi toutes les recherches sur la représentation du temps et de l'espace sont ce que Stumpf appelle des recherches phénoménologiques.

3. *Renaissance de la philosophie* (1906)

Les autres articles réunis par Fisette dans ce recueil appartiennent tous à la même période (1905–1906). Deux d'entre eux appartiennent aux «textes de l'Académie», des publications que Stumpf présenta aux réunions de l'Académie Royale de Berlin («Phénomènes et fonctions psychiques», 1905; «De la classification des sciences», 1906)[12]. Quant à «Renaissance de la philosophie» (1906), il s'agit du discours tenu par Stumpf lors de son entrée en fonction comme recteur de l'Université Friedrich-Wilhelm de Berlin, aujourd'hui connue sous le nom de l'Université Humboldt.

L'intérêt pour cette allocution de rectorat de Stumpf est surtout historique. Il s'agit d'une allocution dans laquelle Stumpf s'efforce de montrer que la philosophie allemande du XIX^e^ siècle, même si elle tombe dans la période de dégénérescence qu'on lui connaît suivant le schéma historique des quatre phases qu'il reprend de Brentano, a tout de même connu les linéaments d'une philosophie véritablement scientifique, grâce aux travaux de Helmholtz, Lotze et

https://doi.org/10.1017/S0012217310000272 Published online by Cambridge University Press

Fechner. Stumpf s'efforce ainsi de dépeindre la tradition opposée à l'idéalisme en soulignant bien que le travail empirique est essentiel à quiconque veut pratiquer la philosophie :

> je considère, avant toute chose, qu'il est important que le philosophe ait appris ou pratiqué une technique *quelconque* […] que ce soit dans les sciences de l'esprit ou dans les sciences de la nature. […] [U]ne formation étendue dans le domaine des sciences de la nature est particulièrement incontournable pour quiconque a en vue […] l'acquisition d'une vision du monde satisfaisante (p. 123–124).

Ce qui ressort de cette allocution est que l'avancée de la philosophie est directement dépendante de sa conception et de sa pratique comme une science de la nature : «nous devons maintenir une philosophie orientée et fondée dans le sens d'une science naturelle» (p. 128). C'est là à peu près littéralement la quatrième thèse d'habilitation prononcée par Brentano plus de 40 ans auparavant : *vera scientiae naturalis methodus nulla alia nisi philosophiae est*[13], bien qu'on ne puisse trouver dans ce texte une mise en application de la thèse qui soit propre à Stumpf.

4. *Phénomènes et fonctions psychiques* (1905)

C'est dans *Phénomènes et fonctions psychiques* – le texte de Stumpf qui, dans les cercles philosophiques de l'époque, a reçu la réception la plus importante[14] – qu'on peut voir plus en détail ce que Stumpf entend par la thèse méthodologique prononcée dans l'allocution de rectorat. La première difficulté de ce texte est terminologique. Contrairement à Brentano, Stumpf ne parle pas de phénomènes psychiques pour identifier les représentations, les jugements et les actes affectifs, comme le faisait Brentano. Par «phénomène», il entend uniquement les phénomènes sensibles, ce que Brentano appelle des phénomènes physiques. Ce que Brentano appelle des phénomènes psychiques, ce sont ce que Stumpf appelle les *fonctions* psychiques. La question ainsi débattue est celle du rapport entre les actes mentaux et la matière sensible de ceux-ci. Contre la psychologie associationiste, et avec Brentano, Stumpf défend la position que les fonctions psychiques sont données de manière tout aussi immédiate que les phénomènes, même si elles ne sont pas données de la même manière que les phénomènes.

La position de Stumpf n'est pas celle du phénoménisme : le fait que la couleur ne puisse être représentée sans l'étendue ne relève pas des propriétés internes de la couleur, c'est plutôt ce qu'on pourrait appeler un fait phénoménologique, en opposition à un fait tout court. Comme c'est souvent le cas dans l'école de Brentano, le prédicat «_représente…» est employé ici de manière modifiante, et non de manière déterminante. La propriété relationnelle exprimée par le prédicat à deux places «…ne peut être représenté sans_» ne porte pas sur les contenus de représentation, mais sur les *actes* de représentation. Ainsi, comme l'étendue et la couleur, les phénomènes ne sont distinguables des fonctions que

https://doi.org/10.1017/S0012217310000272 Published online by Cambridge University Press

par abstraction. Et de plus, il peut y avoir des distinctions à même les phénomènes qui ne sont pas remarquées d'emblée. Stumpf compare la supposition, dans les phénomènes, de parties non remarquées, aux suppositions de masse en physique, par exemple pour les corps qu'on ne peut mesurer. Ce principe de la supposition est fondamental, sans quoi la complexité des phénomènes découlerait de la fonction qui apposerait une forme de complexité sur des qualités simples. À ce niveau, Stumpf s'oppose à la théorie jamesienne des sensations.

Tout comme on perçoit des contenus absolus, on perçoit aussi selon Stumpf des relations, et la perception de la relation ne change rien ou n'ajoute rien à la relation. C'est sur cette thèse que repose la théorie de la fusion de Stumpf : les sons fusionnés sont de telles relations, à distinguer de la perception de relation en tant que telle. Autrement dit, non seulement les phénomènes sensibles peuvent être complexes, mais leur complexité est une caractéristique complètement indépendante des fonctions psychiques. Stumpf va même plus loin :

> [D]es distinctions et parties peuvent être présentes dans les phénomènes, même lorsque nous ne les remarquons pas actuellement. […] [P]ar conséquent, […] rien ne contredit en principe la supposition suivant laquelle il y aurait des parties de phénomènes qui *ne peuvent absolument pas être remarquées*, à la manière des «petites perceptions» de Leibniz ou […] des signes locaux inconscients de Helmholtz (p. 149).

À cette distinction entre phénomènes et fonctions s'ajoute un troisième membre, corrélat des fonctions : les formations (*Gebilde*). Sous le concept de *Gebilde*, on retrouve aussi bien les qualités de forme, les états de choses, les ensembles, que les concepts. Cette diversité montre bien que la classe des *Gebilde* n'est pas co-extensive de la classe des concepts chez Stumpf, comme on pourrait le penser d'un point de vue sémantique. Or, il nous semble qu'on doit précisément éviter d'analyser les *Gebilde* de Stumpf comme des éléments strictement sémantiques (concepts ou propositions), car l'extension de ce concept contient non seulement des éléments sémantiques, mais aussi des éléments ontologiques (états de choses, ensembles), bref des éléments catégoriels au sens le plus large. C'est aussi pourquoi Stumpf parle ici de formations, ou tout simplement de formes tout court. On pourrait parler de catégories corrélatives aux fonctions : à chaque représentation correspond une *forme* du phénomène représenté, à chaque jugement ou à chaque émotion une *forme* du phénomène jugé ou apprécié. En ce sens également, les *qualités de forme*, comme la mélodie, demeurent les mêmes dans différentes perceptions, tout simplement parce que le phénomène est structuré de la sorte. Mais en plus des qualités de forme, des états de choses et des concepts, on retrouve aussi les valeurs dans la classe des formations stumpfiennes :

> Ce que nous appelons *valeurs* ou biens, avec toutes leurs classes et oppositions (réjouissant, souhaité, effrayant, plaisant et déplaisant, moyen et fin, préférence et

https://doi.org/10.1017/S0012217310000272 Published online by Cambridge University Press

> rejet), tombe sous le concept de «formation». Ce sont les contenus spécifiques du sentiment et du vouloir qui sont à distinguer tant des fonctions elles-mêmes que des phénomènes (et encore des objets) auxquels ils se rapportent (p. 158)

On est en droit de se demander ce qu'ont de commun les états de choses, les qualités de formes, les concepts et les valeurs. Dans une conception sémantique, les états de choses sont ce qui rend vraie une proposition. Ce sont donc des entités de nature différente des propositions. Mais il n'y a pas de propositions dans la logique de Stumpf. Les contenus de jugements, exprimables dans des propositions subordonnées (linguistiques) de la forme «que a est b», sont eux-mêmes des états de choses. En ce sens, l'état de choses n'est ni une catégorie sémantique ni une catégorie ontologique, c'est le corrélat d'une fonction (l'acte de juger), qui a une certaine indépendance *de la même manière* que le phénomène a une certaine indépendance de la fonction, c'est-à-dire qu'on peut les distinguer par abstraction. Idem pour les concepts, corrélatifs des actes de représentations mais indépendants d'eux : comme le souligne Stumpf, «les formations ne sont […] des faits que comme contenus de fonctions» (p. 160). Cette relative indépendance — car il s'agit d'une indépendance assujettie à un acte d'abstraction — ne peut toutefois garantir l'objectivité des concepts que dans la mesure exacte où la phénoménologie peut garantir l'objectivité des phénomènes. Mais, comme on le sait pour le dernier cas, la question de l'objectivité des phénomènes n'est pas un thème sur lequel on peut statuer sur la base d'arguments analytiques mais sur la base d'observations et d'expérimentation. Or, si la même objectivité est garantie pour les concepts, alors les mêmes procédures doivent intervenir. Et on éviterait, selon Stumpf, toute forme de psychologisme parce que la méthode d'abstraction elle-même est objective. À première vue, cette conception des formations ne semble pas se démarquer de l'empirisme des concepts défendu par Brentano dans la *Psychologie d'un point de vue empirique*.

5. *De la classification des sciences* (1906) : l'objectivité des concepts

En fait, la conception que nous venons d'exposer semble plutôt déplacer le problème au lieu d'en offrir un véritable traitement : l'objectivité de la méthode ne peut être garantie autrement que par certaines régularités dans l'observation et dans l'expérimentation (identifiables chez Brentano et Stumpf sur la base de l'induction probabiliste) : si l'objectivité de la méthode est garante de l'objectivité des concepts, c'est alors en vertu de ces régularités dans l'observation, par induction. Stumpf ne semble donc pas en mesure de différencier entre une probabilité hautement élevé qu'un objet tel ou tel tombe sous un concept et le simple fait qu'il le fasse. Les formules de Stumpf prêtent facilement à confusion. Et, plus généralement, il semble que l'objectivité n'ait pour lui aucune portée ontologique, mais signifie simplement qu'on a fait abstraction des caractères individuels, subjectifs, et momentanés d'un acte. Les concepts et les contenus de jugement sont objectifs précisément en ce sens, et

https://doi.org/10.1017/S0012217310000272 Published online by Cambridge University Press

seulement en ce sens. Car les concepts et les contenus de jugement sont le *résultat* d'un processus de formation (de concepts, de contenus de jugement). Pour Stumpf, nous *formons* (*bilden*) des concepts alors que, pour Frege, nous les saisissons (*fassen*). En ce sens, on peut dire que les concepts et les objets stumpfiens et brentaniens ont une objectivité *seulement si et pour autant que* nous plaçions objets et concepts sur un même niveau. Pour Stumpf, les concepts sont objectifs *parce qu'*ils sont des objets, alors que ce n'est bien évidemment pas le cas chez Frege. Du coup, on manque, chez Stumpf, la distinction entre ce qu'une expression exprime (son sens) et ce à quoi elle se réfère (son objet). On peut l'illustrer à partir de l'exemple suivant : pour Stumpf, lorsque je me représente le *concept* de quelque chose qui a quatre côtés égaux – là où je ne vise pas le carré, mais plutôt ce qui est identique dans tous les carrés, alors le contenu et l'objet se recoupent. Et je me représente un concept *comme objet*. On comprendra évidemment que cela ne vaut que pour le général car, ce qui est impliqué au départ, c'est l'abstraction du particulier à partir de différents actes individuels. C'est en ce sens que la visée du général est dite *objective*.

6. *De la classification des sciences* (1906) – Sciences de la nature, sciences de l'esprit et sciences neutres

Un autre point caractéristique de la classification des sciences de Stumpf est sa distinction entre les sciences de la nature et les sciences de l'esprit. Les objets des sciences de la nature sont dérivés des phénomènes, alors que les objets des sciences de l'esprit – les fonctions psychiques – sont directement donnés. À ce duo classique, Stumpf ajoute un troisième membre, la classe des sciences neutres, qui sont les seules à investiguer les phénomènes pour eux-mêmes.

Mais quelle place alors revient plus spécifiquement à la psychologie? La psychologie s'émancipe de la philosophie lorsque son objet n'a pas le niveau de généralité requis par la philosophie. En fait, la psychologie est ce qui tient ensemble toute la philosophie. Et, si la définition de la philosophie comme science des objets les plus généraux ne suffit pas à tenir la psychologie dans ses rangs, alors c'est la définition qu'on doit changer afin de pouvoir garder la métaphysique et la psychologie comme ses disciplines fondamentales. En ce sens, la philosophie est la science des lois les plus générales du psychique et du réel en général. Mais cette classification n'émancipe nullement la logique, l'éthique et l'esthétique de la psychologie : au contraire, elle cimente la dépendance des premières sur la dernière.

On peut ajouter ici au crédit de Stumpf que son mérite est d'avoir relativisé les classifications des sciences, en montrant qu'une seule classification, par exemple celle entre les sciences de la nature et les sciences de l'esprit, nuit plus qu'elle n'aide. Bien qu'il reconnaisse cette classification, il en reconnaît d'autres qui divisent autrement le domaine des sciences, et on doit garder une certaine flexibilité quant au domaine d'objets de sciences particulières, dans la mesure surtout où elles se nourrissent les unes des autres. Et c'est ce fait qui doit commander une classification, non l'inverse.

https://doi.org/10.1017/S0012217310000272 Published online by Cambridge University Press

Que les principes classificatoires auxquels adhère Stumpf soient guidés par une forme d'empirisme parente de celle de la psychologie brentanienne n'est guère surprenant. Toutefois, ce qui change par rapport à la psychologie descriptive brentanienne, c'est la tentative explicite, en dégageant le terrain des sciences neutres, d'isoler l'étude des *lois* régissant les phénomènes à la fois du domaine des sciences de l'esprit et des sciences de la nature :

> «Ces lois des phénomènes n'ont rien à voir avec les lois des fonctions psychiques. Aucune des propriétés du domaine des couleurs ou des sons ne peut être déduite des conditions de l'analyse et de la synthèse, de l'affirmation ou de la négation, de la connaissance immédiate ou médiate, du désir ou de l'aversion, de la fixation d'un but et de préférences. Les propriétés ne sont pas engendrées par l'action de ces fonctions, mais déclenchent au contraire les fonctions et déterminent leur direction. Les phénomènes nous sont donnés avec leurs propriétés, ils se tiennent face à nous comme quelque chose d'objectif ayant ses propres lois, que nous avons seulement à reconnaître et à décrire (p. 195).

Parmi les sciences neutres, on retrouve la phénoménologie, qui étudie les lois régissant les phénomènes sensibles, mais aussi l'eidologie, qui se veut la version stumpfienne de la logique pure husserlienne, ainsi que la théorie des relations, que Stumpf ne fait ici qu'évoquer.

La conception stumpfienne des sciences neutres n'est pas sans faire penser à son compétiteur immédiat, à savoir la *Gegenstandstheorie* de Meinong : la place exclusive assignée par Meinong à la théorie de l'objet vis-à-vis de l'ontologie et de la psychologie est effectivement à peu près la même que celle que Stumpf assigne aux sciences neutres vis-à-vis des sciences de la nature et des sciences de l'esprit. Tant et si bien qu'on peut se demander si les critiques formulées par Stumpf à l'endroit de la *Gegenstandstheorie* de Meinong ont quelque force (p. 205–207).

Face à la théorie meinongienne, Stumpf en a contre le regroupement des objets «ni physiques ni psychiques» (phénomènes, formations, relations) sous l'égide d'une théorie générale de l'objet qui, du coup, regroupe à la fois les objets physiques, les objets psychiques et les objets ni physiques ni psychiques. Une théorie générale de l'objet ne pourrait rendre compte des différences fondamentales entre les classes d'objets isolées par Stumpf. Cette absence de différence place la théorie générale de l'objet face à un niveau de généralité trop élevé selon Stumpf. Mais cette accusation n'a, au mieux, qu'une portée formelle, car la théorie de l'objet de Meinong peut aussi bien servir les objectifs de Stumpf que la classification des sciences qu'il propose. Ce que Stumpf et Meinong proposent, c'est en fait de prendre les phénomènes pour des objets de plein droit, indépendamment des sciences concrètes dans lesquels ceux-ci sont habituellement considérés. Que l'ensemble formé par les sciences de la nature, les sciences de l'esprit et les sciences neutres (ces dernières incluant la phénoménologie, l'éidologie et la théorie des relations) porte ou non le nom de théorie de l'objet est relativement secondaire.

https://doi.org/10.1017/S0012217310000272 Published online by Cambridge University Press

Dans un autre ordre d'idées, la classification stumpfienne des sciences soulève plusieurs questions intéressantes, par exemple celle de la place de la géométrie dans le système des sciences. La géométrie est-elle une science de l'espace phénoménal ou de l'espace réel? La réponse de Stumpf est tout autant prévisible qu'elle laisse le lecteur sur sa faim :

> [l'objet de la géométrie] n'est pas plus l'espace réel que l'espace phénoménal, mais [il est constitué] *des formations d'espace homogènes, pensées conceptuellement et acquises au moyen d'abstractions et de définitions de l'espace du phénomène.* Elles participent des contenus de concept lorsqu'il est question non seulement du chiliogone de Descartes, mais encore de cercles et d'angles droits. Ces concepts ont en commun avec tous les autres de tirer finalement leur origine d'intuitions concrètes (p. 239–240).

Si la géométrie traite d'abstractions spatiales et non d'intuitions spatiales concrètes et que la spécificité des sciences neutres, dont la géométrie stumpfienne fait partie et qui étudient notamment les formations, est de nous donner accès au contenu *abstrait* d'une intuition, il s'avère en fin de compte que l'essai *De la classification des sciences* ne répond pas plus au problème de l'objectivité des concepts auquel était confronté Stumpf dans *Phénomènes et fonctions psychiques*. Dans les deux cas, c'est l'abstraction, un processus psychologique, qui est garant de l'objectivité des concepts en particulier et de l'indépendance des objets des sciences neutres en général.

7. Stumpf par Fisette

Quelques remarques s'imposent sur le choix des textes par Fisette. Il y a clairement une recherche d'unité dans le choix des textes repris ici et c'est peut-être ce qui fait que la qualité des textes individuels est un peu inégale. L'allocution de rectorat est d'un intérêt relativement limité, alors que les textes «De la classification des sciences» et «Phénomènes et fonctions psychiques» sont les textes qui se démarquent le plus nettement. Pour des raisons historiques, la traduction de l'autobiographie de Stumpf s'est révélée être un excellent choix, mais on peut quelque peu regretter qu'un autre texte important de Stumpf, «Psychologie et théorie de la connaissance» ait été absent de la sélection. En effet, la lecture de ces textes nous montre bien l'importance de la psychologie en théorie de la connaissance, mais elle montre moins bien comment Stumpf parvient à éviter le psychologisme.

Le commentaire de Fisette met surtout l'accent sur la phénoménologie de Stumpf, d'abord dans son rapprochement avec la théorie des éléments de Mach, ensuite avec une comparaison avec la phénoménologie de Husserl, puis enfin la phénoménologie de Stumpf et son rapport à la théorie de la Gestalt. Comme beaucoup de travaux pionniers, l'introduction critique aux textes traduits par Fisette a dû passer sous silence certaines difficultés importantes des positions de Stumpf, dont certaines d'entre elles ont déjà été discutées ici.

https://doi.org/10.1017/S0012217310000272 Published online by Cambridge University Press

Sur la question de la distinction entre le contenu (la matière) et l'objet (l'état de choses) d'un jugement, Fisette se contente d'affirmer que Stumpf l'aurait opérée dans les textes discutés : «Stumpf reconnaît au jugement, *en plus de sa qualité et de sa matière*, un contenu spécifique qu'il appelle justement "état de choses" […] *D'où la distinction entre contenu et objet d'un jugement*» (p. 34, nous soulignons). Or, Stumpf affirme pourtant très nettement (p. 157–158) que le *contenu* spécifique au jugement est un état de choses : rien n'indique qu'une distinction entre contenu et objet d'un jugement soit ici à l'œuvre. En soutenant que Stumpf opère cette distinction, Fisette peut certes la mettre en parallèle avec une autre distinction, celle de Husserl, entre acte de jugement, proposition (contenu) et état de choses (objet). Toutefois, ce parallèle en dit plus que Stumpf n'est lui-même prêt à l'admettre : comme nous l'avons montré, Stumpf ne pratique pas de distinction sémantique, et c'est la distinction sémantique qui est nécessaire pour distinguer entre proposition et état de choses. Bien qu'il se trompe sur l'origine autrichienne de Stumpf, il faut donner ici raison à Reinach lorsqu'il affirme que «Stumpf, Bergmann, Bolzano — tous les Autrichiens confondent constamment proposition et état de choses»[15].

8. Stumpf par Fisette : sur l'adjectif «phénoménologique»

Sur la question de l'usage du terme «phénoménologie» mis de l'avant par Stumpf et dans la psychologie du XIX^e^ siècle, Fisette remarque qu'il est employé pour

> […] désigner cette doctrine des phénomènes sensibles et en raison de l'importance qui revient à cette étude dans le domaine de la psychologie et de la physiologie. Cette phénoménologie a donc été comprise comme une science neutre, comme une espèce de propédeutique à la science […]. Cette approche [phénoménologique] a l'immense avantage de rendre possible une première délimitation du champ d'action de la phénoménologie avant Husserl, de la phénoménologie comprise bien évidemment dans un sens très large» (p. 40).

On pourrait objecter à Fisette que le sens ainsi délimité de la phénoménologie est en fait trop large, si on veut par là caractériser correctement à la fois les travaux de Husserl et ceux de Hering, ou même ceux de Preyer dont les *Elemente der reinen Empfindungslehre* de 1877 sont évoqués par Stumpf comme un ouvrage de phénoménologie tel qu'il l'entend. La phénoménologie dont parle Stumpf en lien avec Hering est une étude des phénomènes sensibles qui sert la physiologie en faisant abstraction de la réalité du monde extérieur. «L'absence de présupposition métaphysique» est *prima facie* le seul lien qu'on trouve entre Hering et Husserl. Comme le dit Preyer dans l'introduction de son ouvrage de 1877 : «Il est question ici uniquement des composantes qui sont indépendantes de la présupposition d'un monde extérieur, et ainsi d'une stimulation interne ou externe, ou d'une cause sensorielle» (Preyer, 1877, p. 1). En faisant le pari que cette compréhension de la phénoménologie telle que présente

https://doi.org/10.1017/S0012217310000272 Published online by Cambridge University Press

chez Stumpf et chez d'autres psychologues de l'époque est précisément ce que Husserl veut poursuivre avec sa phénoménologie, Fisette ne peut faire autrement que d'exclure du domaine de la phénoménologie la théorie de la signification des *Recherches logiques* de Husserl qui, justement, offrait une solution à ce qui nous semble être une impasse, au niveau sémantique, de la théorie brentanienne et stumpfienne de la formation des concepts.

Quant à la relation entre Stumpf et Husserl, Fisette annonce nettement ses couleurs au début de la section intitulée «Stumpf, Husserl et les origines de la phénoménologie» : Fisette part du principe que la phénoménologie de Stumpf joue un rôle direct dans la genèse de la phénoménologie de Husserl. «On pourrait montrer que la phénoménologie du jeune Husserl est non seulement redevable à maints égards des travaux de Stumpf, mais qu'elle en est largement indissociable» (p. 81). Ce n'est pas le but poursuivi par Fisette dans cette section, mais il propose néanmoins quelques pistes pour évaluer cet apport de la phénoménologie de Stumpf sur celle de Husserl. Le problème qu'expose Fisette en est un de perspective historique : les historiens de la psychologie, comme Boring (1929), percoivent les travaux de Stumpf en psychologie descriptive comme des travaux dogmatiques contraires aux principes de l'expérimentation – et installent donc la psychologie descriptive comme une sorte de discours métaphysique sur l'objet de la psychologie, alors que des historiens de la philosophie comme Spiegelberg (1959) excluent justement Stumpf et Brentano du courant phénoménologique précisément parce qu'ils ne répondent pas aux critères qui font de la phénoménologie une discipline philosophique et non, justement, une simple psychologie descriptive. Il semble donc que, de part et d'autre, la «psychologie descriptive» soit la pomme de discorde : autant pour les psychologues que pour les philosophes, elle ne peut faire proprement partie du domaine de recherche de chacune de ces disciplines.

9. Remarques finales

On doit reconnaître d'emblée qu'il y a des aspects de la philosophie brentanienne et stumpfienne des sciences, et particulièrement de la physique et de la géométrie, qui soulèvent quelques difficultés. Par exemple, c'est la mise en application trop serrée de la maxime brentanienne selon laquelle rien ne peut être vrai en théorie de la connaissance ou en métaphysique qui soit faux en psychologie qui a poussé Oskar Kraus, par exemple, à défendre si âprement la théorie brentanienne du temps et de l'espace contre la théorie de la relativité d'Einstein[16]. Et l'enthousiasme de Stumpf pour la maxime brentanienne n'est pas moins grand que celui de Kraus, comme on peut le voir dans sa défense des conceptions brentaniennes contre la physique de son temps, dans sa *Erkenntnislehre* par exemple où il prophétise que les physiciens retourneront au concept euclidien et intuitif d'espace[17]. Sur le fond de la maxime brentanienne *vera scientiae naturalis methodus nulla alia nisi philosophiae est*, des remarques de la sorte détonnent, à moins justement qu'elles ne veuillent dire que la physique après Einstein n'est plus une science naturelle à proprement parler.

https://doi.org/10.1017/S0012217310000272 Published online by Cambridge University Press

On peut à juste titre rétorquer que cette philosophie des sciences pratiquée par les Brentaniens, et par Stumpf particulièrement, n'est pas immunisée contre l'erreur précisément parce qu'elle admet une cohabitation de différentes classifications des sciences. Toutefois, sa conviction empiriste lui fait naturellement privilégier l'expérience à la fois en théorie de la connaissance et en métaphysique. La conception stumpfienne de la philosophie ne laisse aucun doute sur ce point : les concepts doivent avoir une origine psychologique car c'est la seule manière d'inclure selon Stumpf la logique, l'éthique et l'esthétique dans les branches de la philosophie[18]. Et c'est à la lumière de l'importance accordée à l'expérience qu'on doit évaluer le concept de formation (*Gebilde*) : les formations sont le résultat des processus d'abstraction et de généralisation réalisés sur l'ensemble des phénomènes, tant linguistiques et sensibles qu'affectifs, volitifs et émotifs. Comme nous l'avons déjà souligné, ce large rayon d'action attribué aux formations et le privilège accordé aux phénomènes sensibles sur tous les autres phénomènes rend difficile l'association de la position stumpfienne au réalisme sémantique de Bolzano et Husserl dont elle semble pourtant vouloir se revendiquer[19]. Mais cette association n'enlève rien à la contribution de Stumpf au programme philosophique brentanien dont Fisette a proposé, avec ce choix d'essais de Stumpf, une excellente illustration. En plus de nous montrer toute l'influence qu'a eu ce programme philosophique dans le développement de la psychologie et de jeter un nouveau jour sur les origines de la phénoménologie, la réévaluation de Stumpf nous dévoile toute la profondeur des idées et la finesse des analyses de ce philosophe encore trop peu connu[20].

Notes

1 Sur les débuts du renouveau de la philosophie autrichienne, cf. Haller (1997).

2 Quelques rares exceptions : Mulligan (1990) et récemment, Baumgartner, Rollinger & Fügmann (2009).

3 Cf. également son édition de Stumpf (1997) pour une perspective similaire.

4 Dans le même sens qu'Ash (1998), voir l'introduction de Stumpf (2009) par Martinelli (Stumpf, 2009, p. XIII sq.).

5 Il y a heureusement quelques exceptions à ce constat, voir notamment les ouvrages collectifs de Baumgartner (2001), Besoli & Martinelli (2001), Kaiser-El Safti et Ballod (2003), Bonacchi et Boudewijnse (2009).

6 Cf. par exemple les deux éditions italiennes : Stumpf (1992) et Stumpf (2009).

7 Cette autobiographie fut rédigée à l'invitation de l'éditeur Felix Meiner qui, avec la collaboration de Raymund Schmidt, réunit en une série de 7 volumes (publiés entre 1921 et 1929) portant le titre *Die Philosophie der Gegenwart in Selbstdarstellungen* des autobiographies de certains des philosophes les plus importants de l'époque. On retrouve notamment parmi eux Meinong, Natorp, Messer, Heymans, Volkelt, Vaihinger, Croce, Höffding, Bauch et Höfler. Cf. notamment Schmidt (1924).

8 On retrouve cette appellation chez plusieurs commentateurs de l'époque, notamment Enoch (1893, p. 434).

https://doi.org/10.1017/S0012217310000272 Published online by Cambridge University Press

9 Cf. Brentano (1867, 1869, 1926, 1987) pour différentes formulations de la théorie des quatre phases de l'histoire de la philosophie de Brentano.

10 Otto Selz (1881–1943), qui fut brièvement l'étudiant de Stumpf, développa en partant de la théorie de Stumpf et de la théorie des complexions de Meinong une ontologie de processus cognitifs basée sur ce qu'il appelle des relations de choses (Sachverhältnisse), cf. Selz (1913).

11 C'était la quatrième thèse de son habilitation de 1866, qui devint rapidement le mot d'ordre de la philosophie issue de l'école de Brentano, cf. Brentano (1929).

12 Un autre texte qui appartient à cette période et à ce groupe de texte, que Fisette n'a pas offert en traduction est «vom ethischen Skeptizismus» (Stumpf, 1908).

13 Brentano (1929).

14 Cf. à titre indicatif Marty (1908, p. 400, 1909, p. 477sq.), Bühler (1908), Bergmann (1908, p. 5), Meinong (1910, p. 370), Külpe (1919, p. 375), Binswanger (1922, p. 111), Schlick (1918), Popper (1931, p. 34).

15 Reinach (1989, p. 526). Husserl lui-même confondait encore les deux à certains endroits de la première édition des *Recherches logiques*. Cf. Husserl (1900, p. 233–234).

16 Cf. Kraus (1925).

17 Cf. Stumpf (1939, p. 657) : «Bien que le développement de sa science l'a mené à des formulations toujours plus abstraites, le physicien ne devrait pouvoir se priver complètement du soutien de l'intuition. Les formations de concepts qui ne sont ancrées dans aucune intuition ont leur raison d'être en mathématique, mais à long terme elles ne s'avèreront pas viables en physique. Les concepts de la physique doivent bien en fin de compte demeurer liés de quelque manière avec l'intuition. […] Pour ces raisons, le retour à l'espace euclidien en physique s'avèrera être le bon chemin» (ma traduction). Cette attitude de Stumpf est d'autant plus surprenante à la lumière de la publication récente de sa thèse d'habilitation de 1870 sur les axiomes mathématiques (Stumpf, 1870), dans laquelle il concluait que les propositions de la géométrie étaient acquises sur la base de pures déductions (ibid., p. 37–38) et non à partir de l'expérience. Stumpf affirme dans son autobiographie avoir refusé de publier sa thèse d'habilitation parce que l'approche non euclidienne en géométrie l'aurait entretemps dépassé (p. 261), mais on peut penser que l'écart des résultats de Stumpf (1870) face au programme brentanien a également joué sur cette décision.

18 Cf. p. 279–280.

19 Cf. p. 157–158.

20 Je remercie le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada (CRSH) pour son soutien financier.

Références bibliographiques

Ash, Mitchell

1998 *Gestalt Psychology in German Culture 1890–1967: Holism and the Quest for Objectivity*, Cambridge, Cambridge University Press.

Baumgartner, Wilhelm, dir.

2001 *Carl Stumpf*, numéro spécial des *Brentano Studien*, vol. 9, 2000/2001.

https://doi.org/10.1017/S0012217310000272 Published online by Cambridge University Press

Baumgartner, Wilhelm, Robin Rollinger et Dagmar Fügmann, dir.
2009 *Die Philosophie Anton Martys*, numéro spécial des *Brentano Studien*, vol. 12, 2006/2009.
Bergmann, Hugo
1908 *Untersuchungen zum Problem der Evidenz der inneren Wahrnhemung*, Halle, Max Niemeyer.
Besoli, Stefano et Ricardo Martinelli, dir.
2001 *Carl Stumpf e la fenomenologia dell'esperienza immediata*, numéro spécial de *Discipline Filosofiche*.
Binswanger, Ludwig
1922 *Einführung in die Probleme der allgemeinen Psychologie*, Berlin, Springer.
Bonacchi, Silvia et Geert Boudewijnse, dir.
2009 *Stumpf*, numéro spécial de *Gestalt Theory*, vol. 31, no 2.
Boring, Edwin G.
1929 *A History of Experimental Psychology*, New York, Appleton-Century Co.
Brentano, Franz
1867 «Geschichte der kirchlichen Wissenschaften», dans B. Gams, dir., *J. A. Möhlers Kirchengeschichte*, Regensburg: G. J. Manz, vol. II, p. 526–584; vol. III, partie 11, p. 103–104.
1869 «Auguste Comte und die positive Philosophie», *Chilianeum. Blätter für katholische Philosophie, Kunst und Leben*, vol. 2(nouvelle série), p. 15–37.
1926 *Die vier Phasen der Philosophie und ihr augenblicklicher Stand*, Leipzig, Meiner.
1929 *Über die Zukunft der Philosophie*, Leipzig, Meiner.
1987 *Geschichte der Philosophie der Neuzeit*, Hambourg, Meiner.
Bühler, Karl
1908 «Besprechung von Carl Stumpf, Erscheinung und psychische Funktionen», *Archiv für die gesamte Psychologie*, vol. 11, p. 1–5.
Enoch, Walter
1893 «Franz Brentanos Reform der Logik», *Philosophische Monatshefte*, vol. 29, p. 433–458.
Ewen, Wolfgang
2008 *Carl Stumpf und Gottlob Frege*, Würzburg, Königshausen & Neumann.
Haller, Rudolf
1997 «An Autobiographical Outline», dans K. Lehrer et J.C. Marek, dir., *Austrian Philosophy. Past and Present*, Dordrecht, Kluwer Academic Publishers.
Husserl, Edmund
1900 *Logische Untersuchungen Band 1. Prolegomena zur reinen Logik. Text der ersten und zweiten Auflage*, La Haye, Martinus Nijhoff [1975].

https://doi.org/10.1017/S0012217310000272 Published online by Cambridge University Press

Kaiser-El Safti, Margret et Ballod, Matthias, dir.
2003 *Musik und Sprache. Zur Phänomenologie von Carl Stumpf*, Würzburg, Königshausen & Neumann.
Kraus, Oskar
1925 *Offene Briefe an Albert Einstein und Max von Laue über die gendanklichen Grundlagen der speziellen und allgemeinen Relativitätstheorie*, Vienne, Braumüller.
Külpe, Oswald
1919 *Einleitung in die Philosophie*, 9e édition augmentée, Leipzig, Hirzel.
Marty, Anton
1908 *Untersuchungen zur Grundlegung der allgemeinen Grammatik und Sprachphilosophie. Vol. I*, Halle, Max Niemeyer.
1909 «Zwei akademische Reden von Karl Stumpf», *Kantstudien*, vol. 14, p. 477–483.
Meinong, Alexius
1910 *Über Annahmen*, 2e édition, Leipzig, Barth.
Mulligan, Kevin, dir.
1990 *Mind, Meaning and Metaphysics. The Philosophy and Theory of Language of Anton Marty*, Dordrecht, Kluwer.
Münch, Dieter
2002 «Die wissenschaftliche Weltauffassung Carl Stumpfs», *Brentano-Studien*, vol. 10, p. 11–66.
Popper, Karl
1931 *Frühe Schriften*, Tübingen, Mohr Siebeck [2006].
Preyer, William
1877 *Elemente der reinen Empfindungslehre*, Jena, Hermann Dufft.
Reinach, Adolf
1989 *Sämtliche Werke*, deux volumes, Munich, Philosophia.
Schlick, Moritz
1918 *Allgemeine Erkenntnislehre*, Berlin, Springer.
Schmidt, Raymund, dir.
1924 *Die Philosophie der Gegenwart in Selbstdarstellungen*, tome V, Leipzig, Felix Meiner.
Selz, Otto
1913 *Über die Gesetze des geordneten Denkverlaufes. Eine experimentelle Untersuchung*, Stuttgart, Speemann.
Spiegelberg, Herbert
1959 *The Phenomenological Movement. A Historical Introduction*, La Haye, Martinus Nijhoff.
Sprung, Helga
2006 *Carl Stumpf. Eine Biographie. Von der Philosophie zur experimentellen Psychologie*, Munich, Profil.
Stumpf, Carl
1873 *Über den psychologischen Ursprung der Raumvorstellung*, Leipzig, Hirzel.

https://doi.org/10.1017/S0012217310000272 Published online by Cambridge University Press

1883 *Tonpsychologie. Erster Band*, Leipzig, Hirzel.
1890 *Tonpsychologie. Zweiter Band*, Leipzig, Hirzel.
1908 «Vom ethischen Skeptizismus: Rede zur Gedächtnisfeier des Stifters der Berliner Universität König Friedrich Wilhelm III in der Aula am 3. August 1908» dans C. Stumpf, *Philosophische Reden und Vorträge*, Leipzig, Barth [1910], p. 197–224.
1939 *Erkenntnislehre*, deux tomes, Leipzig, Barth.
1992 *Psicologia e metafisica. Sull'analiticita dell'esperienza interna*, Florence, Ponte alle Grazie.
1997 *Schriften zur Psychologie*, Francfort, Peter Lang.
1870 *Über die Grundsätze der Mathematik*, Würzburg, Königshausen & Neumann [2008].
2009 *La rinascita della filosofia. Saggi e conferenze*, traduit et introduit par Riccardo Martinelli, Milan, Quodlibet.

https://doi.org/10.1017/S0012217310000272 Published online by Cambridge University Press